

LA COOPÉRATION DES IDÉES

APPEL AUX ÉDUCATEURS DE L'ADULTE

Le Livre de M. Paul Lacombe (1)

La destinée m'a fait successivement élève et professeur dans un collège catholique ; maître d'études, surveillant général et professeur dans plusieurs collèges communaux des environs de Paris ; de ci, de là, précepteur d'enfants nobles ou bourgeois ; et enfin simple surveillant de cour de soixante-dix enfants d'ouvriers pauvres dans un asile protestant. Partout, dans ces milieux divers qui m'ont fourni de riches éléments de comparaison, j'ai d'abord rempli mon devoir professionnel strict, puis, instinctivement dans les premières années, avec une conscience de plus en plus nette de mon action à mesure que je connaissais mieux les rapports qui s'établissaient entre mes chefs, mes élèves, leurs parents et moi, je me suis appliqué à étudier les forces concourant ou s'opposant à cette action, pour développer dans les enfants qui m'étaient confiés le plus de vigueur physique et intellectuelle possible et préparer en eux des hommes selon mon idéal.

Cet idéal, je l'ai trouvé admirablement formulé dans le livre de M. Lacombe. Les moyens que M. Lacombe propose, je les ai expérimentés. Au lieu de présider à l'activité des enfants, je l'ai guidée et surtout partagée, non seulement aux heures de travail en classe, mais encore aux heures de jeu ou de promenade. Vivant ainsi avec eux, devenu l'un d'eux, je recueillais sans cesse les indications qu'ils me donnaient sans le savoir sur leur caractère, leurs aptitudes, leurs préférences ; ils me guidaient eux-mêmes, et j'arrivais à les connaître, sans le moyen odieux employé d'ordinaire, sans les insupportables questions. Sur cette connaissance je réglais chaque jour ma conduite avec eux.

A cela, j'ai gagné dans les premiers temps l'estime de mes chefs, puis je l'ai subitement perdue. Mais j'ai gagné un trésor d'expériences et de souvenirs au prix duquel les risques encourus, les souffrances endurées ne sont rien. J'ai gagné aussi des amis solides, et parmi mes anciens élèves et parmi ceux que je regarde comme les plus sérieux pédagogues de ce temps, et je sais que ces témoins de la sincérité de ma vie ne me feront pas défaut lorsque j'en appellerai à eux soit pour me justifier, s'il en est besoin, soit pour m'aider, ce qui importe beaucoup plus.

Voilà pourquoi j'ose aujourd'hui présenter aux lecteurs de la *Coopération des Idées* un livre de l'importance de celui-là, et en conseiller la lecture à tous ceux qui s'occupent de pédagogie.

M. Lacombe, dans une courte préface, dit tout de suite à qui il s'en prendra : ni aux professeurs, ni même aux auteurs des programmes, « agents inconscients,

(1) Paul Lacombe. *Esquisse d'un Enseignement basé sur la Psychologie de l'enfant*. Armand Colin et C^{ie}, éditeurs.

excusables, par suite », mais au seul coupable, la tradition, « une tradition qui est arrivée sur eux de toute la masse de trois siècles, ou même en certains points, de vingt siècles. » Et voici, très bien exposés en quelques mots, les deux principes contraires de l'ancienne pédagogie et de la pédagogie nouvelle : « Bref, aujourd'hui, nous avons en toute chose l'idée qu'il y a un milieu résistant à observer et à connaître exactement, que nous ne ferons pas de ce milieu absolument ce que nous voudrions, mais que nous devons au contraire vouloir ce qui se peut. Au XVII^e siècle, lorsque fut constitué le système d'instruction que nous pratiquons encore, on n'avait nullement l'idée scientifique du milieu, du moins quand il s'agissait de l'homme et surtout de l'enfant. Les auteurs du système consultèrent leurs désirs ; ils se demandèrent avec simplicité : « Que voulons-nous que l'enfant sache ? » et ils partirent de là sans songer le moins du monde à se poser cette autre question : « Qu'est-ce que l'enfant est apte à apprendre ? »

Après s'être autorisé de ses observations personnelles et des travaux de plusieurs grands philosophes de ce temps-ci, M. Lacombe établit des distinctions nécessaires entre la pratique routinière et l'expérience, entre la vraie utopie et l'utopie relative, temporaire, puis il développe son sujet.

La place m'est mesurée, je me bornerai à l'indication des grandes lignes de cette « esquisse », heureux si par les citations que je ferai, je donne à quelques-uns le désir de lire le livre tout entier, — j'ai la certitude qu'une fois la curiosité satisfaite les hommes sérieux le reliront et en combattront ou propageront les idées.

Il n'est question ici que de l'éducation de l'adulte, de l'enfant de sept à dix-huit ans. Cette éducation « sera-t-elle spéciale à quelque degré ? Dirigera-t-elle si peu que ce soit les sujets vers un métier, une profession, une carrière déterminée ? »

L'auteur répond : non, et s'attaquant à la nouvelle mode qui est de pousser les enfants vers la colonisation, il trace au gouvernement et aux parents les limites de leurs droits respectifs et dit quelle terrible responsabilité ils acceptent, s'ils franchissent ces limites : « Prédestiner l'enfant, c'est risquer de faire un être malheureux et mécontent de son sort, et moins utile aux autres, sinon même à charge. »

« Quel sera donc le but d'une éducation rationnelle, sans fantaisie, ni arbitraire ? Préparer l'enfant à faire le métier d'homme (le seul métier auquel nous le sachions sûrement destiné) ; à faire ce métier de la façon la plus heureuse pour lui, et la plus utile aux autres.

« Voilà, j'en conviens, une formule d'apparence un peu vague. Aussi allons-nous peu à peu en tirer des propositions plus précises. Je dirai d'abord quelles sont, à mon sens, les conditions primordiales pour bien faire le métier d'homme :

« 1^o Connaître suffisamment le milieu où l'on vit et où l'on doit agir, le double milieu *naturel* et *social* ;

« 2^o Avoir contracté des habitudes de critique, de raisonnement rigoureux, ou d'un mot l'esprit scientifique (nous définirons ce terme plus tard) ;

« 3^o Être volontaire, actif, — être sociable, c'est-à-dire juste, sympathique, secourable et agréable.

« Le but de l'éducation est de rendre l'enfant apte à remplir ces conditions, assez nombreuses comme on voit, et pas trop faciles comme on sait. »

Quels mobiles faut-il mettre en jeu ? M. Lacombe conseille la contrainte où elle sera féconde, dans l'effort volontaire de l'enfant, non dans le maître punisseur.

Plus loin, quand il parlera de l'attention, il remettra encore les choses à leur vraie place : au lieu de réclamer stupidement des enfants une attention impossible à des cerveaux d'hommes faits, c'est à l'éducateur lui-même qu'il imposera le devoir de l'attention intense et soutenue.

Passant en revue les divers autres mobiles, il raille agréablement ceux qui ayant abstrait la volonté, en essayent une culture abstraite.

« On parle sans cesse parmi nous de faire des individus volontaires. Comment se figure-t-on la volonté ? S'imagine-t-on qu'un homme veut pour vouloir ? Il veut quand il désire ardemment quelque chose, la renommée, l'argent, les plaisirs, l'instruction, etc. Si vous découragez la poursuite de l'estime publique, pourquoi pas celle de l'argent ? Toute passion a ses excès, ses inconvénients, l'amour du gain aussi bien, je pense, que l'amour de la gloire. Mais les passions meuvent l'homme ; l'on ne fera jamais marcher une machine sans vapeur, vent ou électricité. »

La contrainte reconnue impuissante, l'auteur en vient au mobile le meilleur entre tous à ses yeux, la curiosité, et ce mobile devant être suscité autant que possible, « quel enseignement convient, s'accorde avec ce mobile ? » et M. Lacombe répond logiquement : « *Il faut enseigner le milieu immédiat, actuel, où l'enfant se trouve plongé !* »

Avec quelle éloquence M. Lacombe vante la richesse de ce milieu.

« La curiosité de l'enfant est courte, cela est vrai ; elle est inconstante, cela est encore vrai ; mais, courte et inconstante, elle est, elle existe. Je ne crois pas que personne s'avise de nier l'existence chez l'enfant de toute curiosité. La question est donc de savoir s'il y a des rapports de convenance, d'attraction entre le milieu qui nous entoure et la curiosité de l'enfant. Or voici ce qui me semble absolument évident : il y a autour de nous sur la terre, dans les eaux, dans le ciel, dans les plantes, les animaux, il y a dans l'homme, dans ses actions, ses aventures et ses inventions, des sujets à milliers et à millions capables d'intéresser l'enfant, tout enfant qu'il est. Je ne dis pas assez, il y a de quoi l'étonner, l'émerveiller, l'agiter des sentiments les plus forts, depuis l'admiration jusqu'à la terreur, depuis l'horreur jusqu'à la pitié. »

« Précepteurs peu avisés que nous sommes, ayant à notre disposition ce monde qui nous environne, si coloré, si mouvant, si agité, si varié, terrible et splendide tout ensemble, nous nous fourvoyons au point d'aller offrir à l'enfant, primo les lettres de l'alphabet, secundo les chiffres, puis l'orthographe, puis le latin, et nous sommes étonnés que devant ces signes abstraits, ces choses mortes, l'enfant qui appelle la vie et que la vie appelle de tous côtés, reste froid et inerte d'esprit. Et bonnement nous nous imaginons avoir expérimenté ce que la curiosité enfantine offre de prises et de ressources ! Notre excuse, c'est la tradition ; nous n'avons pas inventé cela, nous l'avons reçu, respecté, puis à la longue trouvé bon, par une tendance naturelle presque inéluctable. »

M. Lacombe ne se fait pas illusion sur les difficultés. Il prévoit les objections. Il y répond avec une logique irrésistible.

« Mais alors vous êtes à la merci de l'enfant, dont la curiosité est si capricieuse, l'attention si courte ; c'est lui qui commande sa propre instruction, et vous instituteur, vous vous mettez à ses ordres ? » Je ne me mets pas aux ordres de l'enfant, mais, ce qui n'est pas la même chose, je me mets aux ordres de l'enfance. Je la suis, je l'observe, je tâche de l'incliner doucement où je veux : vous prétendez, vous, vaincre de front la nature, vous croyez remporter des victoires, et vous ne remportez que des apparences.

« Vous n'avez pas de programme, reprend-on. Vous ne savez pas ce que vous enseignerez aujourd'hui, puis demain et les jours suivants. » J'ai un programme général. Je sais même chaque jour ce que je veux enseigner ce jour-là, mais je ne sais pas si en fait je l'enseignerai. Et vous n'êtes pas à cet égard mieux logé que moi. Vous avez, vous, un programme strict, une leçon préméditée pour chaque jour, vous la faites impitoyablement, et vous passez. Supposez, ce qui arrive à tout moment, que l'enfant n'ait pas compris et pas même écouté votre leçon. Que devient votre programme ? En réalité, *il n'existe plus que pour vous.* »

Est-il nécessaire que je continue cette présentation ? M. Lacombe entre ensuite dans le détail. Entrez-y avec lui. Lisez le livre ; vous ne serez pas déçu. Pour citer, je n'ai pas été obligé de chercher des pages où l'expression serait plus heureuse qu'en d'autres. Le livre entier est partout d'une logique puissante, écrit dans une langue parfaite. C'est véritablement un chef-d'œuvre de pensée et de style. Je me réserve d'en faire plus tard une étude approfondie. Désirant surtout aujourd'hui faire un appel pressant à l'initiative des éducateurs, je reviens à la préface, qui m'en fournit l'occasion.

Dans cette préface M. Lacombe, prévoyant le reproche d'utopie, dit ceci : « De ce que je juge praticable (au moins en gros) le régime d'éducation que j'ai esquissé dans ce livre, il ne faudrait pas conclure que je compte le voir pratiqué immédiatement, ni d'ici à bien longtemps, dans nos lycées. Je ne suis pas si naïf. Cependant si l'on n'espérait aucunement, prendrait-on la peine d'écrire ? Mon espoir est que, d'ici à peu, l'initiative individuelle, ou collective, produira chez nous des formes d'éducation notablement différentes du régime de nos lycées : ces tentatives sont dans l'air. » — et plus loin, dans le corps du livre, à propos des sciences morales, rappelant avec une fine ironie un souvenir de son temps de collège, et se demandant ce qui serait advenu si le professeur qui leur lisait de loin en loin un roman de Walter Scott, eût fait défiler devant eux tout Walter Scott, et le Werther de Goethe, et les romans rustiques de Sand, et Dickens, etc. « Ce qui serait advenu, bon Dieu ! c'est que le collège eût été pour nous prodigieusement intéressant — et que le professeur eût été destitué. »

Ces tentatives ne sont pas seulement dans l'air. Il y en a de faites. Il s'en fait.

Parmi les fameuses réformes tentées et élaborées dans le conseil supérieur, à propos de l'infortuné baccalauréat, il en est qui sont inspirées par le souci des aptitudes diverses mal servies par le vieil examen. Et n'existe-t-il pas une *Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant* ? J'ai trouvé parmi les membres les noms de MM. Buisson et Léon Marillier, de Mmes Pauline Kergomard et Baertschi. Je cite ceux-là parce que je connais un peu les personnes, je les ai vues et entendues, et j'en profite pour leur témoigner ici, en passant, notre joie profonde de leur dévouement à l'Université populaire et pour leur signaler le livre de M. Lacombe. Ce sont de sûrs garants que dans cette commission de travail il se fera de bonne besogne, et que le temps ne sera pas gâché en vaines paroles.

Quant aux professeurs audacieux qui tentent des réformes dans leur petit coin, ils ne sont pas toujours sacrifiés. C'est un fait personnel que je vais citer à l'appui, mais je le trouve si probant que je n'hésite pas. En décembre 1896, deux inspecteurs, un inspecteur d'académie et un inspecteur général, entrèrent dans ma classe.

Je ne m'amuserai pas à faire de cette inspection assez mouvementée un tableau pittoresque, je laisse aux vieux professeurs de rhétorique ce trop facile divertissement littéraire. Il se passa dans cette inspection deux faits dignes de re-

marque. D'abord ces messieurs, au lieu de suivre la leçon orale du maître traduite immédiatement au tableau, par plusieurs élèves, et de s'intéresser soit à l'originalité d'une leçon générale sur les adjectifs, soit à la pédagogie pratiquée sous leurs yeux, ces messieurs passèrent la plus grande partie de leur temps à chercher dans les copies corrigées, si par hasard ils ne trouveraient pas quelque faute d'orthographe oubliée. Vraiment quelle idée ces fonctionnaires se font-ils donc de leur devoir, et que sort-il de ces rapides promenades annuelles à travers les collèges de province ?

Mais je n'insiste pas sur ce fait, le moins intéressant des deux, et assurément pas nouveau. Voici le second. L'inspecteur général était en train de faire réciter, quand l'inspecteur d'académie lui apporte une trouvaille. En feuilletant le cahier de classe, ce dernier avait découvert ceci en regard d'une composition en récitation : « Récitation absolument libre, et quant au choix des textes, et quant à la quantité, et quant à la volonté même de réciter ou de ne pas réciter ». Ahuri sans doute d'une pareille audace, M. l'Inspecteur me demanda : — « Mais si tous ne récitent pas ? » — « Ils ont tous récité. » — « Mais quel moyen d'appréciation avez-vous ? » — « Exactement le même, lui répondis-je, que quand la récitation était imposée, c'est-à-dire la valeur que l'enfant donne aux mots, les mots tels qu'ils sont prononcés, liés, séparés, accentués par lui, la physionomie dont il revêt le texte entier. » — Ma réponse ne plut sans doute pas. Au lieu de s'intéresser, on me fit des reproches. Mais comme la récitation comprise de cette sorte n'était que l'aboutissant d'une longue série d'expériences prudemment faites pendant plusieurs années et ayant amené de bons résultats, je la défendis avec une certaine chaleur, sans toutefois me permettre aucune parole irrespectueuse. Je m'attirai cette réplique : « Souvenez-vous qu'on ne parle pas ainsi à un inspecteur général ! » à laquelle je ripostai ainsi, sur le pas de ma porte : « Je proteste contre cette inspection, et je protesterai partout où il le faudra. »

Je fus mal noté, il est vrai.

Mais je ne fus pas destitué, ni même officiellement blâmé, et pourtant j'avais introduit un élément redouté parmi mes modes d'action, la liberté !

Je n'ai non plus gardé ni rancune ni colère. Ces deux inspecteurs crurent évidemment faire leur devoir. Moi aussi je remplissais le mien. Les deux devoirs ne pouvaient s'accorder, voilà tout. Je juge que ma protestation est bonne à renouveler ici, je la renouvelle. Fort de vingt années de recherches patientes et d'heureux résultats, je demande encore si l'Université veut comme éducateurs de l'adulte des hommes non seulement consciencieux mais chercheurs infatigables de progrès, ou simplement des élèves dociles et soumis, fidèles observateurs de dogmes et de rites surannés.

M. Lacombe n'espère pas d'ici à bien longtemps une évolution rapide. Mais tout marche maintenant plus vite, à la vitesse vt^2 . L'enseignement méthodiquement présenté par ce grand penseur n'est pas un rêve, une utopie, il se fera et il se fera bientôt. Le Palais du peuple, où des fils de bourgeois pourront apprendre des métiers d'ouvriers, et le fils d'ouvrier être cultivé selon les besoins de son intelligence, sans qu'aucune considération soit invoquée d'ailleurs, le Palais du Peuple n'est pas un rêve. Il sera bâti. Déjà les premières pierres sont apportées.

Que ceux donc — et c'est pour cela que j'ai dit tout ce qui précède — que ceux qui ont travaillé ce dur labeur de l'observation constante, patiente, résignés à tous les déboires sociaux, reprennent courage. Une nouvelle génération d'inspecteurs se dresse à l'horizon de l'enseignement en même temps que de hardis met-

teurs en œuvre de nouvelles méthodes. M. Payot ne fait-il pas un devoir aux instituteurs de réclamer justice quand leurs droits sont lésés, en n'importe quelle circonstance, et quel que soit le coupable? Les principaux et proviseurs gardiens des disciplines misérables où la contrainte sévit partout, arrêtant l'essor de tout acte individuel puissant, de toute vigueur essayant ses moyens, ces principaux et ces proviseurs-là vont devenir impossibles. Qu'ils s'en aillent d'eux-mêmes, ou qu'ils attendent d'être honteusement chassés, l'heure a sonné pour eux. Ne perdons pas notre temps à les injurier ou à nous plaindre d'eux. Il y a autre chose à faire. Il y a les méthodes nouvelles à organiser et à mettre en pratique. J'ouvre ici, dans la mesure où sont apportées les premières pierres du Palais du Peuple, une consultation pédagogique. Déjà le chef de l'un des plus importants établissements de l'Etat m'a écrit ceci : « Je lis Lacombe et je fais des découvertes qui me ravissent. Il affirme des choses que je n'osais ni dire, ni faire. Merci de m'avoir forcé à le lire. »

Je demande plus et mieux qu'un merci.

Je demande une coopération.

SYLVAIN³ PITT.

L'IMMIGRATION AUX ÉTATS-UNIS

Rien de plus intéressant pour l'observateur européen que d'étudier ce qui se passe aux Etats-Unis. Les problèmes au milieu desquels nous nous débattons, s'y posent avec une netteté presque schématique. Ils ne sont obscurcis par aucune de ces traditions, de ces nécessités historiques qui pèsent si lourdement sur la vieille Europe. On peut distinguer dans l'évolution de la démocratie américaine les tendances directrices de toute la civilisation moderne. Pourtant il faut commencer par y reconnaître l'existence de certains facteurs qui donnent aux problèmes sociaux une nuance nouvelle pour nous. Le plus important de ces facteurs, celui dont il faut discerner les effets avant d'étudier aucun détail de l'organisation sociale, est la composition même du peuple américain.

On doit reconnaître en effet que la formation démographique des Etats-Unis a exercé et exercera sur la destinée de ce pays une influence profonde, qu'elle y modifie tous les rapports sociaux. Mais avant de former un jugement, de condamner ou d'approuver, il faut demander aux faits, aux chiffres, de nous éclairer sur ce problème complexe, nous réservant de deviner les conséquences lointaines d'une telle composition sociale, après en avoir observé les résultats immédiats.

I

Le premier recensement qui ait eu lieu aux Etats-Unis est celui de 1790. Il donnait à peu près quatre millions d'habitants. Cent ans plus tard — en 1890 — ce chiffre s'était élevé à plus de 62 millions (62,622,000). En déduisant 7 millions 1/2 de nègres, reste environ 55 millions de blancs. D'après les estimations plus ou moins exactes des statisticiens, la moitié de ce chiffre peut être considérée comme représentant la descendance naturelle des colons d'il y a 100 ans, l'autre moitié représentant celle des immigrants. Ce qu'il y a de certain, c'est que de 1820 à 1893, il arriva aux Etats-Unis plus de 15 millions d'émigrants.

Les principaux contingents furent fournis par les nations suivantes :

Allemagne.....	4.800.000
Irlande.....	3.600.000
Angleterre et Ecosse..	2.900.000
Suède et Norvège.....	1.100.000
Autriche-Hongrie.....	650.000
Italie.....	600.000
Russie et Pologne.....	575.000
France.....	400.000

Au recensement de 1890, 9.100.000 de ces étrangers étaient fixés aux États-Unis. D'autre part, le chiffre d'habitants nés dans le pays de parents étrangers était de 11,500,000.

Chez 33 0/0 de la population totale, le titre de citoyen ne remontait pas au-delà de la deuxième génération. Depuis lors, plus de 3 millions 1/2 d'émigrants ont pénétré sur le territoire américain.

Si le total de ces émigrants s'étaient réparti également sur les différentes périodes du siècle et dans les différentes régions de l'Union, ils se seraient confondus rapidement avec les descendants des anciens colons anglais. Mais ce n'est pas ainsi que procèdent les migrations modernes. Avec le développement des moyens de transport, avec la solidarité de plus en plus grande entre les différents peuples, les mouvements se font en masse et par flux successifs. Une période de dépression et de misère en Europe — mauvaises récoltes ou crise industrielle — décide au départ des milliers de malheureux. Une période de prospérité aux États-Unis y attire de même un flot d'émigrants. C'est ainsi, par périodes et par flots successifs que le vieux monde semble vouloir envahir le nouveau (1).

Ces flots diffèrent entre eux non seulement par leur durée et leur importance, mais surtout par leur composition. Entre 1840 et 1850, les Irlandais, chassés de chez eux par la famine, formaient 45 0/0 du total des émigrants. Entre 1851 et 1860, les Allemands formèrent 37 0/0 du total. Depuis cette époque, l'émigration irlandaise diminue graduellement. Au contraire, le chiffre des Allemands se maintint entre 25 et 30 0/0. Ces deux grands éléments se répartirent à peu près également entre les villes de l'Est et les campagnes de l'Ouest, les Irlandais avec une préférence pour la Nouvelle Angleterre, (en 1885, plus de 30 0/0 des habitants du Massachussets étaient fils d'Irlandais); les Allemands, plutôt dans les régions neuves de l'Ouest, Illinois, Wisconsin, etc.. Les émigrants de ces deux nationalités, et les autres, venus principalement de l'Europe occidentale, s'amalgamèrent assez facilement avec la population. Beaucoup, solitaires pionniers du Far West, subissaient irrésistiblement l'influence du milieu, et dans leur lutte contre la nature vierge, se refaisaient une âme de colon.

Depuis vingt ans, les conditions et les hommes ont beaucoup changé. Le chiffre des émigrants anglo-saxons et teutons diminue; les peuples du Sud et de l'Est de l'Europe fournissent au contraire une proportion rapidement crois-

(1) Le dernier flot, qui a duré de 1880 à 1894, a amené près de 7 millions de personnes.

sante (1), trois d'entre eux surtout : Italiens, Austro-Hongrois et Russes. De juillet 1886 à juillet 1896, il est arrivé environ : 532,000 Italiens, 516,000 Austro-Hongrois, 350,000 Russes. La presque totalité de ces derniers est composée de juifs chassés de leurs villages par la persécution gouvernementale.

Il semble que ces nouveaux émigrants sont plus réfractaires au milieu, moins assimilables que ceux des générations précédentes. Doués de tendances « communautaires » beaucoup plus fortes que les peuples saxons, généralement ignorants, mal préparés par une misère séculaire aux rudes combats de la civilisation moderne, ils n'osent s'enfoncer dans les solitudes de l'Ouest, mais vont, grossissant sans cesse la population des grandes villes où ils attirent et retiennent à leur tour les nouveaux venus. Ceux-ci y retrouvent dès leur débarquement des amis, des compatriotes; les nationalités se groupent par quartier, et conservent, sous un léger vernis américain toutes les habitudes, toutes les traditions de la mère-patrie. Un cas très frappant est celui des Italiens qui, au lieu de s'installer définitivement dans le pays, font chaque année la navette entre Naples et New-York. Véritables « oiseaux de passage », ils arrivent avec le printemps, gagnent dans le courant de l'été de quoi payer leur traversée et subsister pendant l'année entière, puis se rembarquent aux environs de Noël pour la Calabre ou la Sicile, quitte à recommencer l'année suivante.

Ce que les Italiens font à New-York et dans les états limitrophes, les Canadiens-Français le font en Nouvelle Angleterre et dans tous les Etats du Nord. Au nombre de près de 100,000, ils passent chaque printemps la frontière, et vont chercher du travail dans les filatures et les briqueteries de la Nouvelle Angleterre, ou bien dans les exploitations forestières du Nord-Ouest. A l'entrée de l'hiver, plus de la moitié d'entre eux, en particulier les briquetiers et les ouvriers du bâtiment reprennent le chemin du logis jusqu'à la saison suivante.

De tous côtés donc et de toutes façons, par les émigrants définitifs, et par les oiseaux de passage, les Etats-Unis reçoivent chaque année plusieurs centaines de mille étrangers.

(A suivre)

MAX LAZARD.

Les Projets de réforme de l'Enseignement secondaire

La Chambre a reçu, le 11 janvier, le rapport général de M. Ribot au sujet des réformes que demande la Commission d'enquête parlementaire en matière d'enseignement. Ce rapport forme un volume, et les conclusions ne tiennent pas moins de 52 alinéas numérotés. Les lecteurs de la *Coopération des Idées* ayant bien voulu suivre avec intérêt mes propres articles sur ce sujet, je vais examiner rapidement les principales de ces 52 réformes projetées.

1° *Relèvement de l'autorité des professeurs*. Il n'est pas sûr que cette réforme-là soit très désirable. Pour que chaque professeur développe chez ses élèves les qualités d'énergie morale, c'est-à-dire avant tout de personnalité et de responsabilité, il faut qu'il soit lui-même indépendant. Sans doute liberté n'est

(1) En 97-98, les nations allemande, scandinave, anglaise et française ne formaient que 33 0/0 du total émigrant, tandis que 57 0/0 étaient contribués par les Italiens, Austro-Hongrois, Russes et Polonais.

pas licence; mais, s'il s'agit d'excès véritables, le proviseur aujourd'hui est suffisamment armé; s'il s'agit de simples témérités, c'est aux pères de famille à manifester leur déplaisir, et un de leurs arguments, la menace du retrait des élèves, est irrésistible. Par contre, en donnant trop aux proviseurs la haute surveillance sur le corps enseignant, en leur mettant notamment en mains l'avancement des professeurs (proposition n° 5), il est à craindre qu'on ne transforme toute l'Université en machine bureaucratique, peut-être en brigade politicienne.

2° *Relèvement de la situation des surveillants.* Ceci est louable. On a déjà fait beaucoup en ce sens, et l'ancien *pion*, méchant et détesté, n'existe plus guère. Le projet (n° 17) d'imposer à tous les futurs professeurs un stage pendant lequel ils seraient surveillants est à approuver. Je me borne à faire remarquer, d'une part, que c'est un peu ce qui existe, presque tous les licenciés ayant dû se faire maîtres répétiteurs pour pouvoir, quand ils n'avaient pas de bourses, préparer leurs examens; d'autre part, que le rapport prévoit d'autres surveillants, anciens sous-officiers ou anciens instituteurs, et qu'il est à craindre que ce personnel différent continue la mauvaise réputation, peut-être en la justifiant, des anciens pions.

3° *Essai d'institution de directeurs d'études.* Ce serait à tenter, en effet. Le grand argument contre l'extension du rôle des proviseurs, c'est qu'avec les casernes actuelles peuplées de centaines et parfois de milliers d'élèves, le proviseur ne peut être qu'un haut administrateur, quand il n'est pas un inquisiteur de la foi politique; mais s'il n'y avait que des groupes d'une cinquantaine de jeunes gens, on comprendrait à la tête de chacun un directeur d'études ou proviseur qui éduquerait et enseignerait lui-même en ne se faisant aider que pour les matières spéciales, telles que les cours supérieurs de sciences ou les langues vivantes. A vrai dire, ce serait l'idéal.

4° *Réduction des heures de classe et d'étude* (6 heures pour les enfants de moins de douze ans, huit heures pour ceux de moins de seize ans). Bon, excellent, parfait. D'ailleurs impraticable. Quand il faudra préparer St-Cyr, Polytechnique, ou seulement le baccalauréat, allez voir si vous pourrez éviter aux malheureux candidats, le « culottage », les repasses, les manuels, le surchauffage! Quant au fait de tenir compte dans les examens des exercices physiques, j'ai peur que ce soit le meilleur moyen de les transformer en « corvées » et de les faire prendre en horreur.

5° *Changement de professeur de trois ans en trois ans et non chaque année.* Ce sera bon, quand le professeur sera bon.

6° *Conservation du double système : enseignement classique et enseignement moderne.* — Cette bifurcation est malheureuse. Il vaudrait mieux réduire au minimum le stock des connaissances exigées de tous et laisser, au moyen des matières à option, chaque famille libre de pousser ses enfants dans telle ou telle voie. C'est l'organisation qu'on pourrait tirer, à la rigueur, des vœux n°s 26 et 41. Le système conservé donne trop l'avantage à l'enseignement moderne en remplaçant par exemple la version latine, exercice très difficile et très délicat, par tel supplément de science qu'on apprend avec un manuel en quelques jours.

7° *L'enseignement des langues pratiques sera pendant les trois premières années essentiellement pratique.* Excellent, mais biscornu. Car pourquoi, pendant les trois dernières années, ne serait-il plus pratique? Et puis, les bonnes intentions ne suffisent pas. Comment les élèves arriveront-ils à « parler la langue usuelle » suivant le vœu n° 37, si les professeurs n'en sont pas pour leur

compte capables ? Et tel est notre cas. Nos professeurs de langue étrangère doivent être français ou s'engager à le devenir au bout de cinq ans. Il s'ensuit que tous sont des Français, ayant tout au plus passé quelques mois hors frontières, et parlant l'anglais ou l'allemand avec un accent à faire fuir une vache espagnole.

8° *Il n'y aura en fait qu'un seul baccalauréat.* Ceci est ce qu'il y a de mieux réalisable et de plus salubre dans le projet. Plus de bachot ès-lettres ou ès-sciences, de première ou de seconde partie : c'est ainsi du moins que je comprends le vœu n° 40. Les potaches de lettres y gagneront de n'avoir plus d'empoisonnée que leur année de philosophie ; ce sera toujours ça. Il y aura de plus, des matières communes et des matières à option ; c'est une règle fort souple et très louable.

Et voilà tout. Avoir fait comparaître devant soi tant de savants, tant de lettrés, tant de notables en tous genres, et n'arriver qu'à ces 8 petites réformes (dont 2 ambiguës, 2 insignifiantes, 1 inapplicable et 3 seulement louables ; encore sur 3, une n'est qu'un essai, et une autre sera tournée par les victimes elles-mêmes), c'est vraiment maigre ! Une fois de plus l'énorme machine parlementaire, mise en mouvement à grands ahans, n'aura donné rien du tout, car il y a beaucoup de chances pour que le seul vœu restant de l'unification des baccalauréats ne passe pas dans le règlement définitif.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il ne semble pas que la grande Commission d'enquête ait vu le nœud de la question ; ou si elle l'a vu, elle a feint de ne pas le voir, et c'est plus regrettable encore. Nous qui n'avons pas les mêmes raisons pour cette politique d'autruche, allons-y carrément :

1° La question de la réforme de l'enseignement en France dépend avant tout de la loi militaire. Tant que les jeunes gens seront condamnés à trois ans de travaux forcés à la caserne, s'ils n'ont pas tels diplômes, ils « impétront » ces diplômes, et on continuera à s'apitoyer sur l'encombrement des professions bureaucratiques et sur la désertion des autres.

2° Tant que d'appréciables privilèges seront réservés aux élèves des écoles du gouvernement, que l'entrée de ses écoles sera un concours, et que ce concours portera sur un programme détaillé et étendu de connaissances, un groupe très considérable de collégiens sera condamné au régime abêtissant de la mnémotechnie, et ce groupe entraînera le reste.

3° Tant que fleurira le système des bourses, des faveurs artificielles, des programmes encyclopédiques, les lycées, pour faire leurs frais, devront être des casernes très peuplées, et des internats, car les internes seuls rapportent. D'où l'inévitable des disciplines rudes, des pions garde-chiourmes, des jeunes révoltés, des proviseurs cassants et des professeurs ombrageux.

4° Tant qu'on cherchera à réformer l'enseignement, non pas pour l'améliorer, mais pour poursuivre tel but à côté, pour favoriser ou pour combattre telles doctrines religieuses, morales, politiques ou sociales, on n'aboutira à rien. On aboutira même probablement, mais cela ne nous intéresse pas, au contraire de ce qu'on veut, ainsi, en obligeant les élèves des écoles congréganistes à suivre les classes des lycées, on économisera à ces écoles leurs professeurs et on soutirera aux lycées leurs internes, d'où faillite.

5° Si l'on supprime complètement la liberté de l'enseignement, c'est le triomphe de la routine, de la cuistrerie et de la pédantocratie. Mais qui sait au fond (ironie des choses humaines) si de ce mal ne naîtrait pas un bien ? L'effroyable

abaissement de l'instruction officielle redonnerait forcément la première place aux autodidactes ; et ceux qui s'instruiraient et se fortifieraient eux-mêmes n'en seraient que mieux trempés pour vaincre et faire vaincre avec eux la cause du Vrai et du Beau dont ils auraient été les servants fidèles, dans la tourbe de jobards et d'Homais qu'éruçteraient les vomitoires du grand amphithéâtre scolaire.

HENRI MAZEL.

FOI ET RAISON

Au sujet de notre article « *Foi et Raison* », nous avons reçu d'un de nos amis de province, homme sage et qui fut dilettante, quelques paroles *utiles* puisqu'elles nous obligent à leur opposer quelques pensées. Voici la lettre de notre ami :

Mon Cher ami,

Voici que tu te mets toi aussi à poser des problèmes qui ne doivent pas être posés, puisqu'ils ne relèvent point de l'entendement, et qu'à les étudier avec les ressources de la seule raison, on les fausse et en quelque sorte on les dénature. Ne sais-tu donc pas qu'il est plus sage de *vivre* certaines questions que de les *réfléchir* ? L'entendement sépare, isole, et crée dans la vie harmonieuse des contradictions et des antinomies factices. J'ai souvent pensé, pour ma part, que les philosophes sont des fâcheux, des importuns et des trouble-fêtes. — Pourquoi donc créer des oppositions ? Quel besoin a-t-on d'accoupler terme à terme pour en faire saillir des divergences que l'on espère irréductibles, atomisme et continuité, contingence et déterminisme, liberté humaine et providence divine, foi et raison ? A quoi bon cette antithétique troublante de la raison pure ? La vie est plus large que toutes les formules dans lesquelles nous prétendons l'enserrer, et pour reprendre la métaphore d'un orateur qui est un poète, le réseau des théorèmes abstraits que nous jetons sur le monde laisse passer la réalité comme les mailles du filet laissent passer le fleuve.

Et puis vraiment, est-il légitime d'opposer la foi à la raison ? Mais tout le monde en vit de foi ou en a vécu : le savant qui *croit* en la science, la mère qui *croit* en son fils, le malade qui *croit* en sa guérison, Dante qui *croit* en Béatrix, A. Comte, Musset et le curé de campagne. L'attitude de tous ces hommes n'est pas bien différente, (comment dirai-je), est assez semblable, est presque voisine, n'est pas extrêmement éloignée de celle des moines du moyen-âge prosternés sur les dalles nues des cathédrales. Mon cher ami, la vie est mystérieuse ; Isis a des voiles épais ; garde-toi de les soulever ; et puis les voiles sont élégants ; il y a toute une poésie dans les draperies et dans les tentures. Qui sait ? Peut-être qu'Isis dévoilée serait moins majestueuse.

Adorons.

J'ai répondu à mon ami :

Mon Cher ami,

Comme toi j'ai jadis tâtonné dans les crépuscules charmants où flottent confusément mille lambeaux de croyances et d'opinions ; comme toi j'ai aimé les

synthèses savantes où l'on réconcilie dans des expressions fuyantes des termes balancés avec artifice ; comme toi je me suis flatté de tout comprendre parce que je confondais tout. Comme toi pour ne rien exclure j'ai tout aimé ; et pour ne briser aucune harmonie j'ai jadis proclamé l'erreur des distinctions et des oppositions. Comme toi j'ai tâché d'atteindre et d'étreindre la vie en imitant la souplesse de ses ondulations, et j'ai opposé aux concepts tranchés de la logique les transitions insensibles de l'existence nuancée. Comme toi j'ai redouté les dogmatismes définitifs, et je me suis plu aux « vérités instables et momentanées » ; comme toi je me suis gardé d'affirmer, croyant que c'était le commencement du génie ; hélas ! j'en suis venu à croire que c'est le terme de la décadence ; plains-moi, mon cher ami, je suis atteint de la terrible maladie que nous appréhendions si fort autrefois ; j'ai le microbe métaphysique, et ta lettre malheureusement ne m'en apporte point le vaccin.

Oh non ! Comment donc ton esprit accoutumé par une longue discipline à saisir les nuances subtiles, a-t-il pu faire de pareilles confusions ? Est-ce pour te moquer que tu as apparié à la foi du croyant, celle du savant en la science, de la mère en son fils et du philosophe en son système ? Je regrette en vérité beaucoup de ne pouvoir t'expliquer ici (car ce n'est point le lieu) ce que le grand auteur des antithétiques troublantes dont tu parles appelait une « *foi rationnelle* » — Oh ! pour celle-là, j'en suis ; c'est celle du savant, de l'homme de bien désintéressé, du philosophe ; en ce sens il faut croire, et je confesse bien volontiers, que la croyance nous entoure et nous enveloppe, et que nous vivons, et que nous nous mouvons en elle. Oui, les croyances sont légitimes, s'il faut entendre par là des idées colorées de sentiment, et qui ont demandé au cœur la chaleur rayonnante que l'esprit tout seul ne saurait fournir. Si tu penses que croire, c'est, comme on vient de le dire excellemment, « vivifier les raisons intrinsèques démontrables et démonstratives par l'adhésion de tout l'être ; joindre le complément d'un consentement cordial volontaire et pratique, à l'assentiment raisonnable et rationnel ; « si tu penses que croire c'est ajouter à la pensée de l'esprit celle du cœur et même du corps » ; oh ! alors je ne proscrire pas la croyance.

Mais tu sais qu'il y a un autre sens du mot foi, et c'est celui que j'ai opposé à raison ; je parle de cette foi qui n'a plus pour principe un élément exclusivement intérieur, et qui n'est plus seulement de l'intelligence qui a traversé le cœur, — mais qui consiste au contraire dans des affirmations dogmatiques échappant au contrôle de toute intelligence, extérieures à l'esprit qu'elles dépassent et même contredisent, et qui veulent à jamais s'imposer à lui par la toute puissance de décisions que rien ne justifie. C'est cette foi qui naît de l'invasion *et de l'intrusion en nous d'un principe qui nous est étranger*, que je considère comme l'ennemie de la raison, et en un sens comme la négation de nous-mêmes au profit d'une volonté, dont nous ne savons que la force puissante et jamais la raison intelligente ; et c'est à cette volonté *étrangère, transcendante*, qu'en terminant je ne confierai point mon salut, comme tu m'y as souvent engagé. Je ne nie pas que nous ayons besoin d'un *surcroît*, mais c'est de nous-mêmes que nous devons le tirer. — C'est tout seuls que nous devons faire le voyage de la vie ; je sais bien qu'on peut pour plus de commodité s'installer dans un de ces gros navires dont on a parlé et qui sont les églises, s'y endormir confiant, et se réveiller au port. Je préfère pour ma part naviguer sur une bouée vacillante, oscillant à tous les souffles, mais que je serai seul à diriger. Jadis un Stoïcien voulait se noyer ; il crut qu'auparavant il devait apprendre à nager pour avoir le mérite complet de son suicide. Tout de même nous faisons ; quoique nous connaissions

les dangers de la vie et parce que nous les connaissons, nous ne voulons nous fier qu'à nous-mêmes du soin de la traverser, pour avoir le mérite de la vie.

LOUIS BOISSE.

P.-S. — On nous a communiqué, il y a quelques jours, un petit volume : « *Le naturel et le surnaturel dans le Miracle* » signé du nom de M. Louis Cloudal, pseudonyme qui cache un prêtre distingué et libéral. Nous ne pouvons être personnellement de l'avis de M. Cloudal ; mais nous engageons vivement tous ceux qu'intéressent les conflits de la religion et de la philosophie, à lire cet opuscule : (M. E. Poty, éd., à Saint-Désert (Saône-et-Loire). Paris, 1900. L. B.

CE QUE SERA LE PALAIS DU PEUPLE

Ce sont des pierres qui marquent les étapes successives de l'Humanité. L'antiquité a dit son rêve de beauté par ses monuments. Le Moyen-Age a proclamé l'ardeur de sa foi et sa fraternité par les cathédrales. Et voilà des siècles que nous nous sommes remis en route vers la justice et la liberté.

La Bourse et la guillotine ne sont que des baraques provisoires qui n'expriment qu'un régime de transition : la ploutocratie. Déjà leurs charpentes vermoulues ne peuvent plus supporter le poids de nos dégoûts.

Ce sont les Palais du Peuple, édifiés par le peuple, qui manifesteront à jamais le triomphe de la démocratie.

L'heure n'est pas venue, sans doute, d'élever le monument définitif qui signifiera la prise de possession de la Cité nouvelle par le prolétariat organisé et conscient. Mais, à tout le moins, celui que nous proposons et que nous réaliserons exaltera les enthousiasmes féconds du peuple, et ce sera quelque chose qu'on ne pourra plus dissoudre ni détruire.

Notre plan idéal comporte un magnifique bâtiment de trois étages sur 3,000 mètres de superficie. C'est l'espace minimum qui sera nécessaire pour satisfaire aux besoins moraux, intellectuels et sociaux des 20,000 adhérents ouvriers que nous prévoyons.

La façade et les sous-sols seront destinés aux magasins des coopératives, aux bains, à une salle de lecture pour les passants, à un café de tempérance et à un grand restaurant coopératif pouvant contenir 200 personnes.

Une agence centrale et un magasin général donneront, par les services qu'ils rendront, une extension considérable aux sociétés de consommation. Nous nous affranchirons par là de tous les intermédiaires — ceux qui s'avouent et les autres.

Au centre sera le théâtre contenant 1500 spectateurs. Nous ferons le Théâtre populaire qu'on attend : il n'est réalisable que là.

Une galerie spacieuse séparera le théâtre du jardin : ce sera plus particulièrement le musée.

Dans le jardin on donnera, l'été, des concerts. Autour, seront le fumoir, la salle de repos et le gymnase. Ici on fera l'éducation physique, on travaillera joyeusement au développement harmonique du corps. On fera de la beauté humaine.

Enfin, au fond de ce rez-de-chaussée, on installera un hall pour la récréation des enfants et des jeunes gens et une salle d'escrime.

Au premier étage, ce seront d'abord des petits et grands bureaux et salons qu'on louerait à différentes sociétés ouvrières : cercles d'amis, mutuelles, syndicats, coopératives, sociétés musicales, etc. Ensuite viendront la bibliothèque, la salle de lecture et plusieurs salles de cours et conférences. Outre les conférences et cours du soir pour les adultes, nous utiliserons ces locaux, dans la journée, pour un véritable collège populaire, où nous donnerons aux enfants de nos sociétaires qui montreront le plus de dispositions un enseignement secondaire complet, qui leur permettra, plus tard, l'accès des Facultés. Nous commencerons l'instruction intégrale du peuple : le jour, pour les enfants et jeunes gens ; le soir, pour les adultes. Il faut que le peuple ait ses ingénieurs, ses savants, ses philosophes, ses artistes. Il faut la direction aux plus capables, et non aux plus riches. Nous détrônerons l'argent.

Le 2^e étage sera occupé par des ateliers, où sera donné un enseignement professionnel complet. Lorsque, par l'entrée en masse des fils d'ouvriers dans les carrières libérales, un médecin ne gagnera pas plus qu'un ébéniste, beaucoup de fils de bourgeois, qui font de méchants médecins, préféreront être de bons ébénistes. Nous leur apprendrons à être des ouvriers créateurs et artistes, et non pas des contremaitres ratés comme font la plupart des Ecoles professionnelles.

Nous aurons des expositions permanentes pour lesquelles l'ouvrier fera son chef-d'œuvre. Nous glorifierons le travail manuel, et il se glorifiera mieux encore, lui-même, par ses produits. Plusieurs laboratoires de chimie, de physique, etc., serviront à compléter un enseignement technique solide.

Enfin, au 3^e étage, nous aurons des petites chambres, chauffées, éclairées, meublées sommairement, mais d'une rigoureuse propreté. Elles seront louées pour un prix modique à de jeunes ouvriers célibataires auxquels la promiscuité des garnis louches est souvent funeste. Un escalier spécial desservira ces chambres.

Voilà ce que nous allons entreprendre au faubourg Saint-Antoine. Nous croyons que ce sera travailler efficacement à l'éducation générale du peuple et à son émancipation. Comme la *Coopération des Idées* a fait surgir, à Paris et en province, de nombreuses universités populaires, nous sommes convaincus que le Palais du Peuple déterminera le courant d'enthousiasme puissant qui emportera le vieux monde d'iniquités.

Tous les efforts désintéressés savent se discipliner. Ils se concentreront là.

Avant peu, les travailleurs de Paris fêteront l'inauguration du Palais du Peuple.

G. DEHERME.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

Le Congrès général du Parti socialiste français, par F. Pelloutier.

(STOCK, éditeur, 8-11, galerie du Théâtre Français.)

C'est un vivant compte rendu du Congrès général socialiste. L'auteur a préféré noter impartialement la physionomie de ces séances mémorables que de reproduire des discours corrigés après coup. L'impression qui s'en dégage est triste. On a le sentiment pénible d'une grande force gaspillée dans des luttes mesquines et stériles.

L'Unité socialiste, dit-on, est sortie de ce chaos. Je veux bien le croire ; mais pourquoi l'Unité ? Est-ce pour continuer à s'agiter dans le vide, ressasser la messe marxiste, ou est-ce pour agir vraiment, pour commencer la Société de Justice ? Voilà ce qui importe, et l'Unité socialiste ne sera réalisée vraiment, qu'elle ait été ou non cimentée au Congrès général, que si elle a une raison de vivre.

Ce petit livre est un document précieux.

Pamphlets socialistes, par *Paul Lafargue*

(GIARD et BRIÈRE, éditeurs, 16, rue Soufflot.)

Lorsqu'il présente une idée, si juste soit-elle, M. Lafargue a le talent de la rendre antipathique à tout le monde. Il sait extraire de la vérité la plus complète l'infinitésimal élément d'erreur qu'elle contient pour en faire jaillir ses sophismes.

Dans le premier de ces pamphlets, il dit entre autres énormités : « Pour qu'il parvienne à la conscience de sa force, il faut que le Prolétariat foule aux pieds les préjugés de la morale chrétienne, économique, libre-penseuse ; il faut qu'il retourne à ses instincts naturels, qu'il proclame les *Droits de la paresse*, mille et mille fois plus nobles et plus sacrés que les phisiques *Droits de l'homme*, concoctés par les avocats métaphysiciens de la révolution bourgeoise ; qu'il se contraigne à ne travailler que trois heures par jour, à fainéanter, à bombancer le reste de la journée et de la nuit... »

Ce qu'il y a à retenir de ces pages amères, de cette ironie lourde, de cette écriture empâtée, c'est que le surmenage est un facteur de dégénérescence, que la surproduction amène le gaspillage, le chômage, et qu'il faut la justice. Mais l'auteur « blague » la justice, et il ne compte que sur la révolte des estomacs.

La Route fraternelle, par *Emile Trolliet*

(ALPHONSE LEMERRE, éditeur, 23-31, passage Choiseul.)

Le poète nous dit son idéal, et il y travaille.

...Sois un cœur, sois une âme,
Avant d'être une lyre avec des sons autour.

Emile Trolliet est un cœur, il est une âme. Et c'est pour cela que ses vers sont de ceux qui font penser et croire.

... Et je prends avec lui la route fraternelle.

G. DEHERME.

Nous avons reçu :

Discours prononcé par M. Albert Sorel à l'inauguration du monument Eugène Boudin (Typ. Morris).

Guide pratique du contribuable, par V. Cayasse, 2 fr. 50. (Giard et Brière, éd., 16, rue Soufflot). Ouvrage destiné aux conférenciers et aux auditeurs des cours d'adultes, aux bibliothèques scolaires et populaires, à tous les contribuables, propriétaires, locataires, etc.

Confidences, par Albert Fleury, 2 fr. (Ed. du *Mercure de France*, 15, rue de l'Echaudé-St-Germain). — Des vers tendres et doux. De quoi nous charmer — délicieusement — entre deux actions fortes ou deux pensées.

Chacun cherche son trésor, histoire de sorciers en 3 actes, par Maurice Pottecher (librairie Ollendorf, 50, Chaussée-d'Antin). — C'est le 5^e spectacle donné au Théâtre du Peuple de Bussang, fondé par M. Maurice Pottecher.

La Morale d'un égoïste. Essai de morale sociale, par H. Laplaigne, 5 fr. (Giard et Brière, éd., 16, rue Soufflot). — Recueil de pensées dont beaucoup sont de bon aloi.

Grammaire abrégée de la Langue bleue, par Léon Bollack, 1 fr. 25. (Edition de la *Langue bleue*, 147, av. Malakoff). — L'auteur poursuit avec ténacité son idéal de langue universelle, par laquelle il voit se réaliser la fraternité mondiale. Son système est certainement un des plus ingénieux que je connaisse. L'emportera-t-il sur nos paresseuses intellectuelles, nos routines de veulerie, nos petites haines des temps qui ne sont plus ? Il faut le souhaiter très sérieusement, très fortement, et aider les dieux.

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA COOPÉRATION DES IDÉES Université populaire, Palais du Peuple

Nous avons reçu : précédemment, 275 fr.; M. Rossignol, 20 fr.; M. Vallette, 4 fr.; M. Merle d'Aubigné, 10 fr.; M. Gabriel Séailles, 6 fr.; M. Paul Desjardins, 6 fr.; M. Joannès Martinet, 6 fr.; M. Robert Dreyfus, 10 fr.; M. Franck Lucien, 6 fr.; M. Vallette, 6 fr.; M. Denoyel, 2 fr. 50; M. Jean Dreyfus, 6 fr.; docteur Cuvillier, 6 fr.; M. H. Genet, 6 fr.; M. Aumont, 1 fr.; M. Guériot, 6 fr.; M. Hunziker, 6 fr.; Mlle Gauckler, 7 fr.; M. Dupuy, 6 fr.; Mme Dupuy, 6 fr.; M. Le Cœur, 6 fr.; Mme Le Cœur, 6 fr.; M. François Le Cœur, 6 fr.; M. Bollack, 50 fr.; M. Schluainer, 2 fr.; M. Charles Max, 0 fr. 50; Association coopérative des charpentiers réunis, 6 fr.; Union fraternelle des puisatiers (ass. coopérative), 6 fr.; M. Georges Sangenis, 6 fr.; M. Maurice Kahn, 2 fr.; M. Agache, 6 fr.; Mme A. D., sa première pierre, 5 fr.; M. Leurion, 7 fr.; Mlle Kromayer, 20 fr.; Mme Weill, 5 fr.; Mme D'Abadie, 1 fr. 50; M. Kaplan, 2 fr.; M. Astie, 20 fr.; M. X, 5 fr. — Total : 563 fr. 50.

LIRE :

Une langue internationale pratique, par Léon Bollack, *La Langue bleue*. Théorie complète, 10 fr. *Résumé théorique de la Langue bleue*, 2 fr. 50; *Grammaire abrégée de la Langue bleue*, 1 fr. 25.

Edition de la *Langue bleue*, 147, avenue Malakoff.

Almanach de la paix, pour 1900, publié par l'Association de la Paix par le Droit, 0.20 c. (Plon et Nourrit, éd., 8, rue Garancière).

Cahiers de quinzaine, par Charles Péguy, 19, rue des Fossés-St-Jacques, 1 fr. 50.

L'Imprimeur-Gérant : G. DEHERME, 157, FAUBOURG SAINT-ANTOINE, PARIS.